

L'Athénée Louisianais

DONNE SA FETE ANNUELLE;

La Littérature et la Musique en font les frais et s'en partagent les honneurs.

L'Athénée Louisianais qui ne fut jamais incomplètement les choses, qui le fait même fastueusement, donnait vendredi dernier, ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent numéro, sa fête annuelle, celle de l'organisation de laquelle il consacre chaque année, à semblable époque, les plus grands soins pour l'entourer de tout l'éclat qui le comporte.

Plus, M. Alfred Théard a dit dans un style excellent "Vieille Chanson", de Bzet; et M. Buisière Rouen, secrétaire perpétuel de l'Athénée, a donné lecture du rapport du Comité d'examen. M. Rouen a fait suivre cette lecture d'une causerie fort spirituelle qui a bien vite mis l'assistance en gaieté. Rien n'est plus fluide, plus communicatif que le rir. Toutes les saillies qui tombaient des lèvres du fin caiseur traversaient la salle et faisaient sonner haut, en fanfare, ce rire ponctuel si bien une soirée où le grand art tenait ses assises.



M. ALCEE FORTIER, Président.

Quand en est venu le moment, M. le Prof. Fortier a adressé à la nombreuse assemblée ses compliments de bienvenue et a prononcé une allocution de circonstance au cours de laquelle il a rappelé les utiles travaux de l'Athénée, et dit l'objet de la réunion.



M. BUSSIÈRE ROUEN, Secrétaire Perpétuel.

Les premières à se faire applaudir ont été deux dames qui rayonnent du plus vif éclat dans le moment dans nos salons. Mmes Harry Bisset et Véron Dejoux. Elles ont chanté un duo "Aida" d'une façon supérieure, leurs voix se mariant très heureusement, et leur méthode étant de l'école la meilleure. Jamais la salle de la



M. VÉRAN DEJOUX, Consul de France.

été cependant plus dignes de vous être présentés que les productions de mon âge mur; dans cet heureux temps, en effet, les loisirs me manquaient moins qu'aujourd'hui pour consacrer à la littérature, voire même à la poésie, des heures que plus précieuses de mon existence et que le cours des ans et les vicissitudes d'une carrière vagabonde m'ont empêché de jamais plus retrouver. Malheureusement, mes manuscrits étaient restés en France; j'ai voulu les faire venir; je les attendais par un des derniers courriers; là-bas, on n'a pas su les trouver à temps; je ne suis vu, pour ainsi dire à la dernière minute, dépourvu de tous les éléments de ma conférence. ... et obligé de la faire quand même. S'il me manque des cheveux depuis l'instant fatal où j'ai subi cette déconvenue, j'ai à peine besoin de vous le dire, car je m'en suis arraché des poignées et ne me suis arraché que ce qui me restait et ne me fournissait d'ailleurs aucun moyen de me tirer d'embaras. C'est alors que, tout désespéré et béant devant mon écriture, où je voyais une encre fort noire, mais aucune idée bien claire, j'ai appris que le sujet mis au concours par l'Athénée. Le féminisme, sa réalité, son influence dans l'avenir, n'avait pas suffisamment excité la verve des concurrents et qu'il ne vous serait lu aucun manuscrit sur cette question pourtant bien choisie et d'un rare intérêt.

Longtemps avant que le mot fût inventé, les aspirations qu'il symbolise n'ont pas manqué de fermenter dans les esprits, et ce qui n'est que le plus d'une certaine féminité, nous le voyons en croissant et en faisant croquer à son époux, en dépit de ses protestations, la fameuse pomme qui a valu tant de maux à leur descendance, a donné un exemple d'initiative qui, au point de vue des conséquences, n'a pas été dépassé depuis lors. Il est vrai qu'une fois ce caprice satisfait tout est renouveau dans l'ordre et je ne crois pas que l'histoire sainte nous montre beaucoup de femmes, ni même une seule, brandissant le drapeau des revendications sociales ou autres; l'histoire ancienne, les histoires romaine et grecque n'en présentent que de rares et si les matrones de Rome et d'Athènes étaient en tourées de considération et de respect sociale que par leur dignité d'épouses et de mères. Sans doute de grandes figures de femmes ont eu dans ces temps reculés et Sappho, Aspasia, Cléopâtre, auraient pu, par leurs talents sinon par leurs vertus, mener leurs sœurs au combat des revendications féminines; mais, il faut bien l'avouer, ces belles et illustres personnes ne jouaient pas le rôle de général; tout leur féminisme se bornait à l'accomplissement harmonieux de leur rôle social particulier; qu'elles ont d'ailleurs rempli le mieux du monde avec applaudissement de leurs contemporains, sacrés par l'admiration de siècles.

Si nous abandonnons l'histoire moderne même la majeure partie de l'histoire contemporaine, nous n'y trouvons pas davantage les manifestations de ce féminisme qui, pour latent qu'il pût être dans les âmes, les cœurs, les cerveaux des intéressés, n'aurait jamais pu se faire jour dans des sociétés rigoureusement basées sur la prépondérance du mâle; nous n'y trouvons que des revendications plus ou moins mitigées, plus ou moins serviles, plus ou moins féminines. Sans doute, au cours du Moyen âge, de la Renaissance, des 17e et 18e siècles, les femmes ont eu de beaux et de bons moments; elles ont été, à ces diverses époques, l'objet des adorations les plus ferventes, des hommages les plus chaleureux, mais il faut convenir, passionnés, mais il faut convenir, que l'élite de femmes profitait seule de cette prostration du sexe fort devant leurs charmes, ensuite ce servage se maintenait dans le domaine du sentiment et le chevalier le plus transi aux pieds de sa belle eût été fort surpris et non moins scandalisé de l'entendre dire plus tard, dans le langage social, les mots, si dans la vie sociale, les femmes étaient dans des reines, les hommes n'en restaient pas moins toujours des maîtres.

La révolution française a bouleversé bien des choses et le coup s'en est ressenti dans l'Europe entière; je ne vois pas cependant qu'elle ait beaucoup contribué à l'affranchissement de la femme ni même que les femmes, à l'exception peut-être de la pure et noble madame Roland, aient efficacement concouru à la grande transformation démocratique. Enfin, sous le premier Empire, sous le second Empire, sous la République, les revendications féminines auraient été rudement accueillies par le Maître redoutable pour qui le rôle unique de la femme était de lui donner le plus de soldats possible. Le code Napoléon est là d'ailleurs pour prouver que la femme devait continuer, dans la société nouvelle, à se connaître beaucoup de devoirs et de droits.

C'est cependant à cette époque que s'est fait entendre, en faveur des droits de la femme, une grande voix dont le nom agaçait tout particulièrement les oreilles de Napoléon, celle de Mme de Staël qui fut, voilà cent ans, la véritable aigle de l'Europe intellectuelle. En 1800, elle écrivait dans son livre de "Littérature": "Examinez l'ordre social, et vous verrez bientôt qu'il est tout entier armé contre une femme qui veut s'élever à la hauteur de la réputation des hommes." Donnez à cette simple phrase son sens à cette simple phrase étendue; appliquez à ces mots la réputation des hommes "non pas seulement une signification artistique ou littéraire, mais une signification générale embrassant tout l'œuvre masculin et vous trouverez, sous la plume de Mme de Staël, la véritable définition du féminisme.

Mais il y a la voix de Mme de Staël, laquelle 30 ou 40 ans plus tard, celle, plus vibrante et plus passionnée, de George Sand, n'avait résonné, pendant la première moitié du 19e siècle, à grouper les masses féminines, à les coordonner dans une action commune, à les entraîner enfin à l'assaut des redoutables obstacles de leur indépendance restait

strictement verrouillée. Il était réservé à la fin du 19e siècle et plus encore au début du 20e siècle de voir passer dans le domaine des actes les théories prônées avec tant d'éloquence par les illustres dévanciers de nos féministes contemporains.

Je ne vous ferai pas, mesdames et messieurs, un cours d'histoire sociale, ce serait un long et fastidieux travail; mais cette causerie qui prend déjà, grâce à l'intérêt si multiple de la question, plus d'extension que je ne me l'étais proposé. Vous savez d'ailleurs aussi bien que moi que, depuis une cinquantaine d'années, par suite de nombreuses raisons économiques qu'il serait trop long d'énumérer ici, ce qu'on peut appeler la crise sociale, a grandi avec une rapidité croissante, dans tous les Etats civilisés dont les citoyens sont dégagés des traditions de servitude qui maintiennent encore dans l'inertie les peuples, de moins en moins nombreux, courbés sous le joug abêtissant du despotisme. Les difficultés de la vie matérielle se sont accrues de toutes parts, les besoins de l'individu qui, par la culture plus complète de leurs intelligences, par l'affinement de leurs sensations comme de leurs perceptions, prenaient une conscience plus nette de leurs droits aux bienfaits de l'existence. Cet état de choses a engendré les revendications ouvrières qui assaillent avec tant d'impétu le régime social, et a engendré également l'impulsion féministe qui, elle aussi, tend à démolir les vieilles sociétés. Plus que les hommes assurément, les femmes ont lieu de se plaindre des entraves que ces sociétés apportent au développement normal de l'existence individuelle; la lutte pour les droits pour tous que pour les femmes, elles ont à démolir l'une après l'autre toutes les barrières que des siècles ont accumulées, non seulement entre la caste des privilégiés et celle des déshérités, mais encore, et avec plus de rigueur, entre le domaine qu'exercent sans encombre les suprématies masculines et celui où étaient restés, jusqu'aujourd'hui, des fleurs, mais qui aujourd'hui, des fleurs, les assertions féminines. C'est à l'assaut de ces diverses barrières que les féministes du 20e siècle mènent aujourd'hui des troupes disciplinées, courageuses et tenaces, et c'est l'ensemble de leurs opérations qui constitue le féminisme.

forme du féminisme et que lui substituer de nouvelles conquêtes.

Enfin il existe une troisième espèce de féminisme dont les visées plus pacifiques ont pour principal objet l'extension de l'action sociale de la femme, le développement de son influence en ce qu'elle peut avoir d'utile et de profitable à la société, son concours et, dans bien des cas, son initiative dans toutes les œuvres de charité, d'assistance, d'éducation, susceptibles de relever chez les pauvres, les souffrants, les ignorants, le niveau de la vie morale et les conditions matérielles de l'existence. Ce féminisme ne recrute plus ses adhérents parmi les révolutionnaires ni les déserteurs de la mission d'apaisement et de soulagement qu'elles se sont assignées. Ce féminisme, mesdames et messieurs, est digne de toutes les admirations et de tous les respects et les pouvoirs publics comme la société lui doivent des encouragements et une sollicitude qui ne lui font pas défaut. Il n'est pas de manifestation qui soit plus propre à servir la cause que celle des exquises de la femme, sa bonté, son dévouement, son abnégation, les mille formes ingénieuses et subtiles dont elle sait parer la charité et la rendre précieuse aux corps souffrants, aux âmes meurtries et souvent aigries qu'elle sait si bien panser de ses mains douces et légères. C'est bien le cas ici de vous réveiller que je suis débordé par mon sujet, car si je voulais entreprendre de vous détailler tout le bien que, dans cet ordre d'idées, le régime social doit à l'intervention féminine, j'y trouverais la matière d'une conférence aussi étendue que celle-ci. Mais que pourrais-je bien vous apprendre, mesdames et messieurs, de ces femmes qui ont obtenu les plus magnifiques et les plus fécondes, et ne serait-il pas superflu de vous rappeler l'importance, aux Etats-Unis, de l'action sociale de la femme que vous trouvez, dans une société où les hommes sont presque tous absorbés par la politique et les affaires, toujours prête à venir en aide à l'œuvre de rédemption morale qui font de la femme américaine un des plus puissants facteurs de la régénération sociale?

COMITÉ DE RECEPTION. MM. Paul Villier, président; George Baudan, Victor L. Colomb, Charles Labrache, Alfred Malochée, Louis Planché, Victor Bernard, Vivian Gelpi, Rixford J. Lincoln, Léopold Nobiom, Fernand F. Teissier.

Autour d'un berceau

C'est surtout dans les contes de fées que la naissance des filles de roi comble l'espoir de leurs angoissés parents. Prince ou Princesse! Cette question, si grave pour une monarchie, même quand la loi saïque ne s'y applique point, et dont l'Espagne attendait la solution l'autre jour, la France se l'est posée jadis, et l'on peut mesurer dans les vieilles archives — ces survivantes toujours jeunes — la déception qu'apportait avec soi une petite princesse fraîchement née.

La cour de France, en décembre 1778 attendait la venue d'un héritier du trône avec une anxiété d'autant plus vive que sept années de mariage stérile avaient fait naître des ambitions. Dès le mois d'août (six mois avant l'époque attendue, selon l'usage) Louis XVI avait écrit à l'archevêque de Paris pour lui demander des prières, et, en novembre, la "maison de la Reine" — c'est dans les archives de ce département que sont pués ces détails — se préoccupe du cérémonial.

Si c'est un prince, le roi écrira directement au gouverneur de Paris et à la Ville pour ordonner des réjouissances, fera écrire par le ministre de sa maison à l'archevêque, au premier président, au lieutenant général de police, et l'on invitera les grands personnages de l'Etat à un Te Deum suivi d'une procession. Si ce n'est qu'une princesse... le ministre écrira les mêmes lettres, mais le roi se dispensera de celles qu'il eût écrites pour un dauphin et la procession sera remise à des temps plus heureux.

Au cas où la reine — on prévoit de loin — mettrait au monde une "seconde fille" (les mots sont soulignés dans la note), "tous les mémoires anciens indiquent que dans le cas pareil on s'est borné à envoyer un exempt des gardes du corps à la Ville." Il n'y a point en de réjouissances, ni de Te Deum, ni de compliments, et tandis qu'à la naissance de Mgr le Dauphin, père du roi, en 1729, on voitra — depuis les portes de la Confiance jusqu'à celles de Saint-Honoré — des tonneaux de vin et des paniers de pain pour le plaisir du peuple (que l'on contraignait d'ailleurs à chômer pendant trois jours), la naissance de "Mesdames aînées" ne fut le signal d'aucun Te Deum ni de feux dans la ville et "on laissa agir le peuple de son propre mouvement." Quelle aimable ironie dans ces mots! et quel hommage précieux eût été, même pour un petit prince, ce propre mouvement, déguisé des pompes officielles, des tonneaux de vin et des coups de canon!

Ce fut une petite princesse qui vint au monde, le 19 décembre, à onze heures trente cinq du matin, et le roi, pour l'annoncer, emprunta la formule usuelle: "La Reine, ma chère Epouse et Compagne, vient de me donner un gage précieux d'amour par la naissance d'une fille.... Cette marque visible de la protection que la Providence accorde à mon mariage un fait espérer l'entier accomplissement de mes vœux et de ceux de mon peuple par la naissance d'un Dauphin...."

Pauvre petite Madame Royale! Le Bureau de la bonne ville de Paris s'était montré plus empressé que le protocole. Dans une note, en prévision spéciale de la naissance d'une fille, il avait proposé de faire une décharge de toute l'artillerie de la Ville; d'allumer sur la place un feu d'artifice "avec les mêmes cérémonies et gairlandes de fleurs que le jour de la Saint Jean"; de distribuer "du pain, du vin et des cervelats à deux buffets dans la place"; — chacun de ces deux buffets accompagnés d'un orchestre; enfin, de délivrer les prisonniers "pour mois de nourrices."

Au cours du dix-neuvième siècle, — ce fut le 20 mars 1811, le 30 septembre 1820, le 16 mars 1856, — la foule attendit avec la même impatience le vingt-deuxième coup de canon qui annonçait la naissance d'un prince. "On vit dans le même palais, dit de Saint-Amand, se reproduire les mêmes attitudes, éclater les mêmes joies. Les grands corps de l'Etat adressèrent les mêmes félicitations, les poètes accordèrent leur lyre avec le même enthousiasme." Mais ce qui, dans ces heures d'anxiété, va plus directement au cœur d'une jeune reine, c'est peut-être — un quel s'agisse d'un prince ou d'une princesse — ce "propre mouvement du peuple", dédaigné de l'ancien cérémonial, attirance émue, spontanée de la foule vers la petite âme mytérielle d'un enfant.

Voici l'intéressant programme de la soirée:

- 1-Allocution... M. le Prof. Alcée Fortier, Président.
- 2-Duo, "Aida", par Mmes Harry Bisset et Véron Dejoux, accompagnées par Mlle Nisida Sougeron.
- 3-Vieille Chanson... Bizez M. Alfred F. Théard, accompagné par Mlle Marie Théard.
- 4-Rapport du Comité d'Examen et Causerie... M. Buisière Rouen net, Mme Véran Dejoux, accompagnée par M. Véran Dejoux.
- 5-Air des Roses "Ariane" Massenet, Mme Véran Dejoux, accompagnée par M. Véran Dejoux.
- 6-Scherzo... Chopin. Mlle Marie Théard.
- 7-Air du "Cid"... Massenet. Mme Harry Bisset, accompagnée par Mlle Nisida Sougeron.
- 8-Conférence... M. Véran Dejoux.
- 9-Airs des Bijoux "Faust"... Gounod. Mlle Mathilde Bruguère, accompagnée par Mlle Anita Bouilly.
- 10-Chœur, "Le Roi l'a dit"... Léo Délibes. Chanté par Mmes Mathilde Charbonnet, Fernand J. Gelpi et Dupuy-Lee-Harrison, Mlles Carlotta Bonaccace, Laure Carrière, Louise de Lassus, Camille Gibert, Marie Hoar Le Blanc, Adélaïde Le Gardeur, Aurélie Moréno, Marcelle Peyrat, Estelle Pitot, Désirée Roman, Lydia Sarry, Eugénie Soria, Nisida Sougeron.

M. F. Borgemelter, Henri Desdames, Georges Peyrat et Alfred F. Théard. Accompagnement par Mlle Anita Bouilly.